Histoire et connaissance : notes sur la morphologie de la raison historique

Autor(en): **Merlini, Fabio**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1993)**

Heft 1

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870489

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

HISTOIRE ET CONNAISSANCE

NOTES SUR LA MORPHOLOGIE DE LA RAISON HISTORIQUE

Lorsqu'on essaye de penser l'intelligibilité d'une discipline telle que l'histoire, il faut se rappeler que l'épistémologie historique n'a longtemps pas eu d'autre possiblilité que de statuer sur la certitude de ses énoncés dans le cadre obligé d'une confrontation avec le formalisme logique des langages scientifiques. C'est à partir du cadre conceptuel du discours moderne sur la méthode que l'historiographie s'est interrogée sur la nature de ses objets et sur la structuration formelle de ses explications.

Le sujet de la connaissance rapporté à l'historiographie, peut être reconstruit le long de l'axe généalogique d'un ensemble de vicissitudes qui remonte à la deuxième moitié du XVIe siècle, quand l'irruption d'une conscience critique nouvelle sur la scène de l'écriture historique eût pour effet d'orienter la recherche dans la direction d'un idéal spécifique d'objectivité philologique. De telle sorte que fut instituée, pour la première fois, entre le statut de la connaissance de la réalité historique et celui de la légende, une différence d'ordre ontologique, laquelle par la suite se présentera pour ainsi dire comme un point de non-retour[1].

Mais s'il convient de définir les termes de la question relative au statut épistémologique de la connaissance historique, notre point de départ doit être autre. Ce point de départ est le suivant : nous partirons du débat qui, à cheval entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, anima toute l'Europe des savants et conduisit une grande partie de la réflexion philosophique à poser la question de savoir

---

1. Cf. Jean EHRARD et Guy PALMADE, *L'Histoire*, Paris : Armand Colin, 1965, p. 16-22.

s'il était légitimité d'étendre les règles de la méthode de Descartes à la connaissance des faits historiques — vu qu'à l'origine l'histoire ne s'était pas présentée comme une connaissance susceptible d'être intégrée dans l'idéal cartésien de l'encyclopédie des sciences[2].

Le rapport avec la philosophie de Descartes, et les différentes positions théoriques, parfois opposées, qui ont été adoptées à l'égard de la méthode analytique, développent à ce propos un horizon épistémologique bien précis. Celui-ci se présente à la manière d'un ensemble de préjugés spontanés, desquels découlent en principe non seulement certains thèmes théoriques de la tradition de l'historicisme allemand, mais aussi les discussions du XXe siècle sur l'opportunité de réaliser l'unité méthodologique des sciences[3].

Ce que je veux dire, c'est que la réception de la pensée cartésienne a eu pour conséquence d'imposer une direction bien précise à l'étude des fondements de la connaissance historique. Il fut possible, à l'exemple de Fontenelle, de s'assigner pour tâche d'étendre à la totalité des disciplines l'idéal de la rigueur géométrique, suivant la logique d'un réductionnisme qui universalise la méthode. A l'inverse, l'on a aussi reconnu la nécessité de compléter et de réviser la méthodologie cartésienne dans le but d'établir l'autonomie de la connaissance historique (Arnauld). Il fut possible aussi de démontrer, contre l'opposition cartésienne entre connaissances de raison et connaissances acquises de mémoire, qu'il existe un type de certitude bien précis au fondement de la connaissance historique. Dans tous ces exemples, il s'agit toujours, directement ou indirectement, de répondre à une même question : est-ce que l'histoire peut être traitée selon cet ensemble de régularités logiques qui définit les disciplines que l'on appelle scientifiques ?

Il suffit par ailleurs de se rappeler les tentatives qui ont été faites au cours de ces deux derniers siècles en vue de définir une forme de légalité qui puisse dégager la structure de nécessité

---

2. Cf. Carlo BORGHERO, *Conoscenza e metodo della storia da Cartesio a Voltaire,* Torino : Loescher, 1990, p. 9-27.

3. Les pôles opposés, et peut-être aussi extrêmes, de ce débat peuvent être indiqués par la perspective néo-positiviste du «coverig-law model» de C. G. HEMPEL, «The Function of General Laws in History», *The Journal of philosophy*, 39 (1942), p. 344-56, et par le modèle de l'explication rationnelle de W. DRAY, *Laws and Explanation in History*, Oxford : Oxford University Press, 1957.

immanente au procès historique, ou en vue de rendre légitime la procédure de généralisation des données empiriques, pour constater la présence de cette même question chaque fois que la réflexion se pose le problème du statut cognitif de l'historiographie. Cette hypothèse s'applique également aux discours de nature ontologique et méthodologique qui ont été opposés aux mêmes tentatives susmentionnées ; il en va ainsi de la distinction qui fut opérée entre explication et compréhension, entre savoirs qui visent au général (sciences nomothétiques) et savoirs qui visent à l'individuel (sciences idiographiques). Tout s'est passé comme si l'épistémologie historique n'avait pendant longtemps pas eu d'autre possibilité que celle de penser à la certitude de ses objets dans le cadre obligé d'une confrontation avec le formalisme logique des langages scientifiques. Mais ceci est très probablement une destinée cognitive qui concerne le style méthodologique de la *ratio* moderne dans son ensemble : c'est-à-dire ce processus global de rationalisation des disciplines qui a entraîné la possibilité même du criticisme.

Il appartient donc à la disposition épistémique de signe équivalent soit de se livrer à la discussion sur la nature spécifique des analyses historiques, soit de diagnostiquer l'insuffisance des procédures de vérification historiographique au regard du modèle de la science positive. Et il en va ainsi des débats relatifs à la scientificité de la méthodologie des sciences de l'homme, tels qu'ils se développent à travers le marxisme, la sémiotique et la psychanalyse.

En toutes ces occurrences, il est toujours possible de se demander ce que signifie — ou à quels effets idéologiques obéit — le fait que cette nécessité réitérée de légitimation soit passée, et en principe passe encore, à travers une demande de reconnaissance scientifique[4]. Ce qui dans le cas particulier de l'historiographie conduit à deux démarches :

– d'un côté, repérer les effets qui ont été produits sur le plan de la connaissance (effets de légitimité, de pouvoir, de hiérarchisation, d'institutionnalisation, etc.), chaque fois qu'a été attribuée une scientificité à la structure rationnelle de la discipline qui ne pouvait être rapportée à l'objectivité du discours scientifique *strictu sensu*.

---

4. Cf. Michel FOUCAULT, *Difendere la società*, Firenze : Ponte alle grazie, 1990, p. 19-29.

– de l'autre côté, repérer ce qu'on a cherché à qualifier, et respectivement à disqualifier, au moment où cette irréductibilité de l'histoire à la *mathesis universalis* a été niée au nom de la nécessité d'universaliser le modèle de l'explication logico-mathématique.

Quand on parle de l'intelligibilité d'une discipline telle que l'histoire, il faut donc avoir conscience de ce cadre conceptuel. De même qu'il faut comprendre que c'est à partir de ce cadre conceptuel que l'historiographie a pu être orientée dans la triple direction d'une réflexion : a) sur la nature de ses objets, b) sur l'efficacité de ses méthodes et c) sur la structure de ses explications. Ce que l'on doit rechercher, c'est par quel moyen la diffusion de l'idéal cartésien de la *mathesis universalis*, et sa transformation en l'idéal positiviste et néopositiviste d'un seul ensemble de critères de formalisation, ont pu être institués progressivement comme une obligation.

La critique de la raison historique est le discours à travers lequel cette obligation normative a donné le jour aux trois lignes d'analyse historiographique susmentionnées (ontologique, méthodologique, épistémologique), indépendamment de la disposition à concevoir la rationalité scientifique en tant que paradigme de toute connaissance.

La référence à la *mathesis* et au modèle de la rationalité scientifique constitue, de ce point de vue, un fait qui permet d'expliquer pourquoi l'historiographie a pu mettre au centre de sa réflexion le sujet de l'objectivité. S'il y a donc un impératif gnoséologique commun aux différents moyens de mener la réflexion sur la prétention de vérité avancée par la méthode historique, celui-ci s'identifie sans doute avec ce phénomène moderne de la rationalité qu'on peut désigner comme l'*ethos* de la scientificisation des connaissances. Là où «impératif gnoséologique» ne signifie cependant pas simplement l'obligation de se conformer à une forme de rationalité donnée comme universelle mais, bien plus radicalement, la condition de la méthodologie historique même. Qu'on puisse s'interroger sur le régime d'objectivité d'une discipline telle que l'histoire, ce n'est certainement pas une possibilité susceptible d'être imposée sans aucune médiation. Ce n'est ni une évidence directe, ni une nécessité absolue. L'ensemble des questions qui, dans une pareille analyse,

conduisent à problématiser la forme de la connaissance historique, est déjà le produit d'une sélection, qui a décidé de leur propre pertinence sur la base d'un idéal méthodique précis : le langage de la *theoria*. A ce propos, le phénomène même de l'auto-réflexion du savoir historique, antérieurement à la direction dans laquelle il s'est développé, doit son existence à la solidarité qui s'est de plus en plus affirmée entre certitude de la connaissance et méthode scientifique.

L'événement de l'affirmation universelle de la conscience scientifique, à partir du XVIIe siècle, est aussi une vicissitude à travers laquelle s'est amorcé un procès de hiérarchisation au sein des formes traditionnelles du savoir. Face à la constatation selon laquelle toutes les disciplines ne peuvent faire montre d'un degré de certitude identique, s'est développé un débat sur la nature des différentes formes de la connaissance. Débat qui en principe n'a pas pu éviter de se confronter avec ce problème méthodologique de la vérifiabilité qui a été inauguré par le modèle des sciences positives.

Le problème de la connaissance historique appartient à ce débat. Il ne serait en effet pas possible de comprendre le phénomène de la prise de conscience logique du savoir sur l'histoire, sans se rappeler que la rationalité scientifique a joué le rôle conditionnant d'un paradigme capable d'une diffusion quasi illimitée[5].

Or, l'impossibilité de fonder la critique du savoir historique en dehors de l'analogie avec la méthode des sciences naturelles a entraîné un certain nombre de conséquences doctrinales, pour lesquelles peuvent valoir les deux observations suivantes.

La première, c'est que le refus cartésien de concevoir l'histoire à l'intérieur de l'encyclopédie des sciences — justifié par l'opposition entre raison et mémoire, entre savoirs capables de mener à la vérité et savoirs limités à la vraisemblance — ouvre une perspective analytique qui, bien que d'une manière non unitaire, sera répétée au moins jusqu'à l'épistémologie néo-positiviste. L'opposition science / non-science, dont on a parlé au

5. Hans-Georg GADAMER, *Wahrheit und Methode*, Tübingen : Mohr, 1972.

début, révèle en fait la résistance rencontrée par la *mathesis* au cours des deux derniers siècles ; on la retrouve en grande partie dans cette démarcation entre science et quasi-science, qui peut être dérivée de la tentative accomplie par Hempel pour distinguer la structure de l'explication de la structure de la pseudo-explication et de l'«explanation sketch» (ébauche d'explication). Hempel ne reconnaît aucune différence de principe entre monde historique et monde naturel : les événements de l'un et ceux de l'autre peuvent très bien être subsumés sous un même modèle d'explication[6]. La question consiste à se demander si, d'un point de vue épistémologique, le type de connaissance, c'est-à-dire le type d'armature logique normalement employé pour objectiver le monde historique, correspond à la structure saisie comme universelle de l'explication. Si, autrement dit, il répond aux données minimales de couverture requises par une explication : description des conditions initiales (la cause ou l'ensemble de causes d'un événement) et énonciation d'une hypothèse de type universel, c'est-à-dire d'une généralisation sous forme de loi (si... alors).

Ce qui nous intéresse ici n'est cependant pas de discuter, comme l'ont fait par exemple W. Dray[7] et G. H. von Wright[8], les présupposés théoriques selon lesquels Hempel refuse à l'explication historique un degré d'évidence logique égal à celui de l'explication scientifique. Il nous paraît plus décisif d'observer que, du point de vue du modèle nomologique, l'objectivité de l'histoire, en tant que problème général de la légitimité d'une discipline, est conditionnée par la reconnaissance de, et par l'adhésion à une forme bien précise de légalité méthodologique, compte tenu du fait que l'horizon scientifique est configuré d'une façon apte à en dériver un modèle rationnel capable d'assurer des connaissances certaines et contrôlées[9]. Reconduire la garantie de l'objectivité de l'histoire à un ensemble de conditions

---

6. Pour une analyse de la structure de l'explication dans le modèle de Hempel, cf. P. RICŒUR, *Temps et récit,* t. 1, Paris : Seuil, 1984.

7. Cf. W. Dray, *Laws and Explanation in History.*

8. Cf. Georg Henri von WRIGHT, *Explanation and Understanding*, London : Routledge and Kegan Paul, 1971.

9. Sur le problème de la production du modèle fondamental de la rationalité scientifique et sur l'idéologie cachée derrière cette même tentative, cf. F. PAPI, «Sulla razionalità filosofica e le topologie della ragione», *Materiali filosofici*, 2/3 (1975), p. 113-43.

méthodologiques à valeur universelle, exige que l'on soulève une question qui va bien au-delà de la discussion sur le niveau de scientificité de la discipline historique. Car à l'instant même où le modèle de l'explication scientifique se transforme en modèle universel d'intelligibilité, se produit immédiatement une uniformisation du statut ontologique de la vérité. La notion de vérité prend ainsi la forme d'une expérience univoque, pour laquelle il n'y a qu'une voie d'accès légitime : la méthode de la connaissance positive.

La deuxième observation : la critique inhérente à la considération cartésienne des savoirs de mémoire constitue le point de départ d'un programme d'analyse qui emploie le modèle de la certitude scientifique pour saisir d'une façon différentielle la nature des stratégies de la connaissance historique. Ici, la conscience méthodologique des sciences naturelles du XVIIe siècle agit par choc en retour : en tant que conscience réactive au fait que même l'histoire doit subordonner sa portée véritative à une réglementation méthodique des procédures de la connaissance. Il ne s'agit donc plus d'une méthode spécifique qui doit être imposée comme norme générale de vérité, mais d'un principe méthodologique qui survient — au-delà du problème de son universalisation, et plutôt en référence à l'exemplarité de sa rigueur — en réponse aux problèmes posés par une double relation : a) celle que la pluralité des savoirs entretient avec l'idée de certitude, b) celle qui lie la cohérence des premiers à la possibilité de multiplier les formes de légitimité de la seconde. L'opposition datant du XVIIe siècle entre connaissances de raisonnement et connaissances de fait et le refus de rejeter l'histoire en tant que discipline dépourvue d'une évidence propositionnelle semblable à celle assurée par la méthode cartésienne, représente un premier pas dans cette direction. Pascal, Jean Le Clerc, Antoine Arnauld et Pierre Nicole sont tous des auteurs qui, dans la deuxième partie du XVIIe siècle, reproduiront une division du domaine du savoir en connaissances de raisonnement et connaissances de fait, sans accepter toutefois l'idée de la nécessité de soumettre les procédures cognitives des premières à un travail d'amendement qui puisse les homologuer à celles des secondes. La distinction entre science et mémoire est au contraire le signe d'une partition entre univers cognitifs irréductibles, vu qu'à ces deux univers on fait correspondre deux dispositions analytiques différentes qui attestent d'une hétérogénéité qui empêche toute

tentative d'uniformisation. Le problème se pose de savoir alors comment légitimer cette irréductibilité. La réponse consistera précisément à juxtaposer la valeur de la connaissance historique à celle de la méthode scientifique, c'est-à-dire la validité d'une procédure méthodique qui, bien que d'une façon dichotomique, doit pouvoir revendiquer une objectivité de même degré. On voit clairement ici que, pour le moment, le thème de la légitimité de l'autonomie de la science historique n'est pas pensable en-dehors d'une réflexion qui se répète toujours sous la forme d'une réflexion sur la méthode.

Deux siècles après c'est encore dans le cadre de cette dichotomie que Dilthey s'interrogera à nouveau sur la méthode de l'activité scientifique en général, en cherchant à le situer par rapport au modèle de la science de la nature. Bien que cet auteur s'efforce de fonder l'autonomie gnoséologique des sciences humaines, sa démarche confirme malgré tout l'observation de Gadamer, selon laquelle le siècle des lumières accomplit le mouvement d'une «historische Aufklärung». Mais le penseur qui permet d'apprécier le mieux les conséquences théoriques de cette solidarité non-réfléchie entre méthode et connaissance est Max Weber[10]. Chez Weber, l'ancienne différence entre connaissances de raisonnement et connaissances de fait est transformée en une partition qui décompose l'horizon scientifique en deux sous-ensembles complémentaires : les sciences de nature générique et les sciences de nature typique. Le refus de rapporter la science à un modèle unitaire d'explication n'est cependant pas à concevoir en tant que démonstration d'une extranéité totale entre procédures de compréhension historique et procédures d'explication dans les sciences naturelles. Du moins, pas au sens d'une différence qui ferait apparaître deux expériences de vérité incommensurables — ainsi qu'il arrive, par exemple, dans l'ontologie herméneutique de H. G. Gadamer. L'objectivité de la connaissance reste encore chez Weber une tâche qui ne peut être accomplie qu'à une seule condition : en souscrivant à l'idée de la méthode. S'il y a une différence dans la façon d'atteindre la connaissance, cette différence n'appartient ni à la nature des objets, ni à la structure de la relation entre sujet et objet. La connaissance est toujours et encore une question de méthode ;

---

10. Cf. Max WEBER, *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen : Mohr, 1973.

laquelle consiste à se demander par quelle procédure l'on rejoint tel ou tel aspect de la même expérience. Connaissance naturelle et connaissance historique ne sont donc pas nécessairement le chiffre d'une différence d'objets, mais elles renvoient à une différence dans la logique même par laquelle s'objective le contenu d'une ontologie, qui n'admet aucune approche méthodologique exclusive.

Il devient alors évident qu'instituer simplement une différence de méthode entre connaissance naturelle et connaissance historique conduit à infirmer la thèse de l'univocité de la structure logique de la connaissance et, a fortiori, la thèse selon laquelle une telle structure pourrait être déduite du modèle de l'explication scientifique. Du reste, c'est précisément la limite que représente ce modèle, pour ce qui concerne la compréhension de l'individualité des événements singuliers et des rapports entre événements singuliers qui, pour Weber, justifie la complémentarité d'un autre idéal logique à l'égard de l'idéal de la science positive.

Mais naturellement, il ne serait même pas vraisemblable d'imaginer le redoublement de la connaissance en sciences de nature générique et sciences de nature typique en dehors de ce projet de la rationalité moderne, pour lequel, faire l'épreuve d'une expérience quelconque comme certitude de ses contenus est toujours un problème qui ne peut recevoir exclusivement sa solution qu'a l'intérieur de la méthode.

Fabio MERLINI